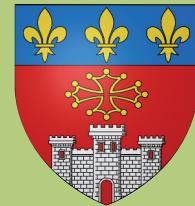


# VERS 2022

Huitième centenaire de la fondation de la cité de Cordes



N° 7/12  
3<sup>ème</sup> trimestre 2020

L'objectif de ce bulletin est de sensibiliser sur la place de Cordes dans l'histoire et le développement de la région délimitée par le Tarn, le Viaur et l'Aveyron. Le comité de rédaction est formé de Michel Bonnet, Marie-Josèphe Boyé, Maurice Diéval, Jean-Louis Ferran, Sandrine Lacroix, Thierry Levallois.



## ROUSSAYROLLES

Entre « terres blanches » des Causses et terres argileuses du Ségala et sa pierre de grès rose, situé sur un plateau à 413 m, le village de Roussayrolles domine la vallée de Bonnan vers Milhars et la vallée des moulins (à eau) de Laussière vers St Michel de Vax, Roussayrolles portait autrefois le nom d'ORSAIRÒLAS (1193) de orsiera (retraite d'ours).

Grottes et dolmens en témoignent : grotte préhistorique du Cuzoul, dolmen de Peiraseca, dit du Fourcou (bijou sur dent d'ours et flèches), dolmen de La Peyre de Vaour et sa pierre mère à Peyralade, qui deviendra au XVIII<sup>e</sup> siècle « le hameau des carriers et des tailleurs de pierre ».

Une implantation romaine est signalée aux Clavilières ainsi que des vestiges de lavoirs et de chemins sur la commune de 538 ha où vous trouverez orchidées et ancolies.

**L'eau de la Foun de la Mère de Dieu** alimente depuis 1962, l'ensemble de la commune « En 1656, François de Cazilhac, Seigneur de Milhars .....amena au château, par des conduits souterrains (détruits par la suite à la Révolution) au lieu dit de la Mère de Dieu à Roussayrolles, une eau saine et abondante ». Elle est représentée par le bleu du blason.

Le ruisseau de Bonnan est toujours alimenté par plusieurs sources en amont ; un ancien lavoir, comme celui du Touron et de Brouscassous et Galanti à Peyralade, réunissait les lavandières pour la « bugada » (lessive) ; le trop plein transite par un petit lac privé réserve de biodiversité ( batraciens, libellules, et hérons et colverts de passage..)

La fleur de néflier du blason, symbolise le hameau de Mespoulet, situé près de la Plane de Tonnac où un remarquable point de vue à 525 m permet d'apercevoir, par temps clair, les Pyrénées et les Monts d'Auvergne. Tout près de la Fleur de Lys, une cabane témoigne d'une ancienne auberge et relais de chevaux.



« Notre Dame de Roussayrolles était comme Le Riols, une des nombreuses jurades de Cordes et faisait partie de l'honneur de cette ville qui s'étendait jusqu'aux confins de l'Aveyron ».

« Au XIII<sup>e</sup> siècle, les droits de péage sur les hommes et les animaux levés par Bertrand d'Anduze au territoire d'orsairolles furent le sujet de vives contestations entre le seigneur et les habitants de Cordes ».

**L'église Notre Dame**, édifice gothique du XIII<sup>e</sup> siècle, « non épargné aux guerres de religion »....

« De 1574 à 1620, les villages de St Michel de Vax, Roussayrolles et le château de Roquereine sont ravagés par le combat entre Protestants de St Antonin et Catholiques Papistes qui défendaient Cordes »

« Aucun bien communal d'église..n'a été enregistré pour vente sur la commune à la Révolution », mais une cloche de Roussayrolles de 1700, monument historique, sonne à Labruguière d'Orsa (31).

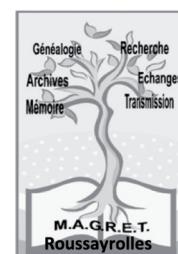
Depuis 1952, au levant, La Vierge à l'Enfant, et au couchant, son imposante Apocalypse, fresques de style oriental de Nicolas Greschny, apportent couleurs et sérénité.

Sentiers de randonnées présentés à l'entrée du village et une quarantaine de plaques en céramique de Marie Costes potière, vous racontent le patrimoine de la commune et vous invitent à la visite et à la rencontre. La mairie et son « Point i » vous accueillent le vendredi matin. Tables de pique nique et eau potable sont à votre disposition : village et hameaux.

« les Amis de Roussayrolles » vous invitent toute l'année à de nombreuses manifestations festives.

Pour les Roussayrollais, le groupe M.A.G.R.E.T. grâce au concours de Bernard Alet et Jean-Paul Marion,

Thérèse Philippot  
th.philippot@orange



# ANCIENNES VOIES DE COMMUNICATION DANS LE CORDAIS

Le Cordais fut un lieu de carrefour et de passage entre la mer Méditerranée et la côte Océanique, entre le Toulousain et Paris mais aussi l'itinéraire vers Lyon. Les principaux chemins étaient ceux qui conduisaient à Gaillac puis Toulouse, Albi puis la Méditerranée, Laguépie puis Rodez et Lyon et Saint Antonin puis l'Atlantique ou Paris. De nombreux péages se trouvaient sur ces chemins pour financer leur entretien par les propriétaires des terrains traversés. Le franchissement des rivières Cérou, Aveyron et Viaur a contribué à définir ces chemins de passage, d'abord avec des gués ou des bacs, puis de petits ponts piétonniers ou muletiers. Une voie romaine passe par Milhars permettant les communications entre Baeteras (devenue Béziers), l'Albigeois et le Quercy vers Divona (devenu Cahors), par les gués de l'Aveyron.

A partir du XI<sup>e</sup> siècle et au XIII<sup>e</sup> siècle les voies de communication vont être modifiées avec la fondation des bastides et la construction de ponts, en particulier celui d'Albi en 1042. La création des Templiers va conduire à l'implantation de commanderies susceptibles de soutenir leur action en Orient et d'assurer une protection sur les grandes voies de communication dont ils percevraient des droits. Citons la commanderie de Vaour (1139).

En ce qui concerne les ponts (à péage), citons sur le Cérou, le pont de Monestiés du XII ou XIII<sup>e</sup> siècle, les ponts Saint-Pierre de Crantoul et Nèguesaume à Cordes, ceux des Cabannes, Bleys et Vindrac avec le « pont des ânes » qui datent du XIV<sup>e</sup> siècle. Celui de Milhars a été reconstruit à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en remplacement d'un pont plus ancien. Sur le Viaur, le pont de Laguépie (un péage est mentionné sur un acte en 1260) et le Pont de Cirou datent du XIII<sup>e</sup> siècle. Sur l'Aveyron le pont Saint-Blaise de Najac date de 1288 et celui de Saint-Antonin de 1358.

Dans « l'histoire du pays albigeois » parue dans la revue du département du Tarn de 1876, il est signalé que la voie narbonnaise sortant du port d'Albi, se dirigeait vers La Drêche, passait près de Cagnac et allait rejoindre à Monestiés le grand chemin de Toulouse à Rodez pour franchir le Cérou puis le Viaur au Pont de Cirou. De Monestiés, la voie vers le Quercy empruntait la vallée du Cérou jusqu'après Salles pour remonter vers Laparrouquial, Sommard et la Colombarié pour traverser l'Aveyron à Milhars/Lexos ou Le-Riols/Varen et prendre la direction de Cahors.

Le grand chemin Toulouse-Rodez partait de Gaillac et passait par Vieux, Itzac, Alayrac et remontait sur Mouzieys, pour redescendre sur Laguépie et aller vers Villefranche-Figeac-Brive ou bien depuis Campes rejoignait Monestiés pour aller sur Rodez-Le Puy. Une autre variante passait par Sénouillac, Fayssac, au pied de l'église de Lincarque, à l'Ouest de Larroque et de La Barthe sur Castanet, franchissait le ruisseau de la Vère au nord de Villeneuve, passait à la Gardelle, puis par le Sud de Milhavet et Virac, passait par Combefa et Saint-Hippolyte pour rejoindre Monestiés et allait franchir le Viaur au Pont de Cirou.

La draye des Auvergnats reliait l'Auvergne au Midi toulousain et permettait le transit des bestiaux et des productions textiles (toiles de chanvre, draps...). Elle passait depuis Figeac, par Capdenac, Asprières, Salles-Courbatières, Saint-Rémy, Veuzac, Villefranche, Sanvensa, La Fouillade, Saint-André de Najac, Laguépie [ou La Garde Viaur (gué du Viaur), Monestiés, Salles (gués du Cérou)], le Cordais puis le Gaillacois. Ce fut une voie commerciale majeure depuis l'Antiquité et qui amena une certaine prospérité dans tout le Bas Rouergue. De nombreuses familles féodales s'y installèrent puis, au XIII<sup>e</sup> siècle, des bastides confortèrent cet axe marchand.

L'estrade Rodaneze ou Camin Rodanès (chemin de Toulouse à Rodez) passait par Gaillac, Villeneuve, Virac, Monestiés, Pont de Cirou et rejoignait l'estrade Rodaneze vers Rodez ; cette dernière partait de Cosa (Montauban) et passait par Réalville, Saint-Cirq, Saint-Antonin, Selgues, Verfeil, Villevayre, Najac. Ces deux Camins Rodanès rejoignaient après Rieupeyroux la voie romaine qui partait de Cosa, se dirigeaient vers Caussade, Caylus, La Barrabie, Parisot, Vailhourles, La Bastide-Capdenac, Villefranche.

Une autre voie venait du Quercy par la vallée de la Seye, Parisot, Verfeil puis Arnac et rejoignait celle venant de Toulouse, Gaillac, le contournement de la Grésigne par l'Est, Vieux, Campagnac, Tonnac, Rivet, Roussayrolles, et Milhars par la crête Est de la vallée de Bonnan. De Tonnac au col de la liberté, une voie rejoignait Peyralade, Sainte-Sabine puis Saint-Antonin où un pont permettait de franchir l'Aveyron. Une auberge au col de la liberté permettait une halte et un changement de chevaux montant de Saint-Antonin. Louis XIII s'y est peut-être arrêté en 1622 en se rendant à Castelnau de Montmiral.

Il faut signaler la place des moines dans le développement des chemins de liaison pour évacuer leurs productions locales. Citons les Bénédictins d'Aurillac au IX<sup>e</sup> siècle qui, selon la volonté de leur fondateur Géraud, essaimèrent dans le Nord Albigeois et le Cordais, créant ainsi des chemins entre leurs nombreuses fondations, entre autres Tonnac, Roussayrolles, Puycelsi... Citons aussi les Cisterciens (Bernac), les Bénédictins de La Chaise-Dieu (Donnazac, Roumanou, Granuejous), les Bénédictins de Saint-Victor de Marseille au XI<sup>e</sup> siècle (Sommard, Virac...).

Jean-Paul MARION



# RAYMOND VII

## *Le traité de Paris de 1229*

Un événement capital dans la vie de Raymond VII comme dans l'histoire de l'Occitanie a été la signature du Traité de Paris entre le comte de Toulouse et le roi de France en 1229. Evoquer les principaux acteurs impliqués dans l'élaboration de ce traité peut nous aider à mieux saisir la complexité de l'action et de la personnalité de Raymond VII. Les vingt années qui restent à Raymond jusqu'à sa mort, il les passera à lutter d'arrache-pied contre les clauses du traité, en s'appuyant notamment sur les intérêts souvent divergents de ces différents acteurs.

Depuis qu'il a été promu comte de Toulouse par les toulousains en 1222, Raymond a un objectif prioritaire : faire reconnaître son titre par le roi de France et par le pape, mais ses efforts diplomatiques restent sans effet. Voilà que Louis VIII, roi de France, meurt subitement en 1226 ce qui provoque une lutte sans merci entre les grands seigneurs du Nord pour prendre en main le royaume car Louis IX n'est qu'un enfant. Or c'est la reine Blanche de Castille qui réussit à prendre le pouvoir en se faisant reconnaître comme régente. Pour Raymond en 1228 c'est une occasion inespérée de faire avancer sa cause.

Blanche et Raymond sont parents, l'un et l'autre ayant comme grand-mère maternelle Aliénor d'Aquitaine qu'ils admirent, avec de plus le sentiment profond de solidarité du lignage Plantagenêt. Cela pousse Blanche à avoir une attitude bienveillante vis-à-vis de Raymond, excessive diront même certains. Il est un fait que jusqu'à la mort de Raymond en 1249 elle tiendra une place incontournable dans les relations du comte de Toulouse avec la royauté capétienne et avec l'Eglise. En fait une certaine confiance existe entre eux, ce qui permettra à Raymond d'obtenir l'appui de Blanche que ce soit dans ses relations avec Louis IX ou avec la papauté.



Garin, l'abbé de Grandseul, occupe une place particulière dans cette situation. Cette abbaye située entre Toulouse et Montauban, était de très loin la plus influente du monde cistercien méridional affichant une richesse et une puissance économique sans rivales. Les comtes toulousains avaient des rapports étroits avec l'abbaye ; dès 1218 après la victoire de Toulouse sur Montfort, Raymond s'était déclaré officiellement protecteur de Grandseul. Garin était de fait le meilleur connaisseur qui soit des réalités toulousaines. On sait que Blanche avaient des liens exceptionnels avec l'ordre cistercien. On comprend que Blanche et Raymond puissent se mettre rapidement d'accord en 1228 pour confier à Garin la responsabilité de pourparlers en vue d'un traité de paix. Les relations de Raymond avec Garin et les moines de Grandseul resteront étroites tout au long des vingt ans qui suivront, notamment par le soutien accordé à Raymond pour remplir ses obligations vis-à-vis de la création d'une université à Toulouse.

Il faut s'arrêter à un autre acteur des tractations qui aboutirent au traité de paix, même s'il ne s'agit que d'une enfant de huit ans n'ayant pas droit à la parole : Jeanne, la fille de Raymond. En 1228 un des soucis permanents de Blanche est de trouver des épouses pour ses garçons car d'une part c'est un enjeu politique important étant donné les liens qu'un mariage crée entre les familles concernées, et d'autre part il n'est pas facile dans le contexte du moment de trouver une épouse dont la noblesse d'origine la rende digne d'être unie à un frère du roi de France.

Or parmi les possibilités qui s'offrent à Blanche, la fille de Raymond serait le parti idéal, le comté de Toulouse étant de fait et depuis longtemps le plus illustre... à condition que le père de Jeanne retrouve son titre comtal ! Ce serait une solution d'autant plus agréable à Blanche que la petite Jeanne a du sang Plantagenêt dans les veines. De son côté Raymond sait qu'il doit le plus rapidement possible décider à qui il proposera sa fille en mariage, un acte politique majeur pour renforcer sa puissance par une alliance de haut niveau. Or pouvoir offrir sa fille en mariage avec un des frères du roi de France est un atout exceptionnel. On peut penser que sans la petite Jeanne le traité de paix aurait été bien plus difficile à établir.

Dans ce petit tour d'horizon on ne peut oublier la place des toulousains, disons plus exactement des grands seigneurs membres du conseil de Raymond, et surtout des consuls de Toulouse. Les uns et les autres sont présents du début à la fin des pourparlers, Raymond sait que sans leur soutien sa puissance serait dérisoire, il sait que leur demande numéro un est d'obtenir la paix à n'importe quel prix ne serait-ce que pour protéger leurs richesses des ravages de la guerre, sans parler de la reconnaissance de leur pouvoir politique grandissant exprimé notamment par le choix de Raymond comme comte de Toulouse. Leurs représentants ne quitteront pas la compagnie de Raymond durant les mois de leur séjour en région parisienne, restant même comme otages garants des engagements pris dans le traité.

Les pourparlers allèrent bon train puisque dès Janvier 1229 un texte de base montrait l'accord entre la royauté et Raymond ; il entérinait la fin de la croisade albigeoise, et Raymond se voyait reconnu comte de Toulouse. Pourtant le traité définitif ne fut approuvé qu'en Avril et Raymond VII écrivait au comte de Foix à son sujet qu'on s'était « totalement écarté » du document de base ! C'est qu'entre les deux était entré ouvertement en scène un autre acteur, Frangipani, cardinal légat du pape, muni des pleins pouvoirs. Il va utiliser toute la puissance de l'Eglise et l'accord de principe mis au point entre Raymond et le roi de France pour transformer le traité en une mise au service de l'action hégémonique de l'Eglise sur les terres méridionales, faisant du comte un serviteur totalement lié à la lutte anti-hérétique, y compris par des clauses financières exorbitantes tendant à réduire à néant sa marge de manœuvre réelle. Ce fut la stupéfaction dans tout le Midi. La paix venait enfin clore dix-sept ans de guerre mais à quel prix ? « Paix honteuse » dira-t-on.

**Michel BONNET**

Pour plus de détails : Roquebert, L'épopée cathare, tome III, p.374-414.



## REGARD D'ARTISTE



« Inquisitions »  
détail d'un triptyque  
par Jean-Louis Ferran  
Cordes-sur-ciel